

Marathon à Las Ventas

Mardi, du narcissisme en corrida. Trois toreros du miroir : Juan Mora, Javier Conde et Curro Diaz. Les toreros narcissiques se regardent toréer dans les toros miroirs. Mardi, cependant, les toros d'El Velloso ne font rien miroiter. Tout de même, l'impressionnant Guason, 610 kilos et une corne droite à exploiter, méritait mieux que la pantomime fantomatique et somnifère d'une âme en peine sans âme et à la peine : Conde. Une ébauche pusillanime de passe chaque 30 secondes. Il n'arrive même pas à se positionner de face au *descabello*. Un type du tendido 7 ne le lui envoie pas dire : «*Javier, eres un golfo*» («*Javier, tu es un voyou.*»)

Merveille. L'exquis Juan Mora n'est pas un fantôme mais un revenant. Il distille une pincée de son esthétique du corps abandonné devant Cigarro qui n'a pas de cou et face au médiocre Meloncito qu'un autre vitupérateur du 7 fusille d'une salve : «*C'est un invalide et idiot en plus.*» Un troisième en appelle à Curro Diaz : «*Curro, sauve-nous.*» Effectivement, Curro Diaz est le plus consistant, mais sa préciosité devant Pesado et Rompedor déploie les vices de sa vertu. Curro Diaz, pour garder Pesado et Rompedor au plus près, torée le coude plié et se voit donc obligé de rompre ou se fait torchonner la muleta. Littérature de fragments. Avec les toros, Curro Diaz écrit de jolis petits textes raffinés mais ne compose pas de romans. Salut et applaudissements. A noter une magnifique paire de banderilles de José Manuel Montoliu. Feu son père tout craché pour planter les banderilles au pas,

Dans le grondement de Las Ventas, le pressentiment de la foudre et des triomphes. Et puis, le reflux. L'ordinaire s'insinue dans le grandiose.

en levant bien les bras. Mercredi, corrida de la Bienfaisance. Si l'interminable marathon de Madrid 2010 doit rester dans l'histoire, il y restera : 1) pour son indigence ; 2) pour cinq ou six minutes de pure merveille : la tauromachie à la cape exécutée par Morante de la Puebla et Daniel Luque devant Relatero, toro lisse de Nuñez del Cuvello, premier adversaire de Luque.



Sebastian Castella, à Las Ventas, le 3 juin. PHOTO ALBERT SIMON. AFP

Jusque-là, peu de grain à moudre : la bonne volonté tranquille de Morante avec le médiocre Bobito ; un *quite* par *cordobinas* de Cayetano devant Asustado. Relatero sort. Quelques-uns dans le tendido 7 sifflent. Ils pensent que Relatero, 524 kilos, a plus à voir avec la chatte Lola du bar la Venencia qu'avec un toro selon leur goût. Luque lui colle deux *chicuelinas* de pure forme : elles sont brusques, arides, tournées à la va-vite, tiens, prends ça et passons à autre chose. Non. On ne passe pas à autre chose.

Couillon. Morante intervient : *quite* par *veronicas* invraisemblables de lenteur. Impression qu'elles débutent au matin et s'achèvent, mélancoliquement, dans les poignets du crépuscule. Puis, une demi-*veronica* comme un arrêt cardiaque. Luque réplique. Pas le type à se laisser marcher sur les pieds : *veronicas* chastes et douces en berçant le toro. D'un geste de la main, il invite à nouveau Morante. Il faut lui rendre cette justice : Lu-

que n'a pas peur de rivaliser avec le génie de la lampe. Les trois *chicuelinas* de Morante sont une pure calligraphie sensible et enchantée. Luque remet ça : *chicuelinas* de haute couture. Ils se serrent la main. Morante l'a hissé à sa hauteur. Et Cayetano, le troisième torero ? Comme un couillon. Il regarde cette magnifique bataille de soie et nylon rose et jaune. Personne ne l'a invité à y participer. Il se rattrape

sur Manzanilla, second toro de Morante : un *quite* arrogant. A deux mètres du toro, debout, planté sur ses jambes, une *larga afarolada* articulée avec des *gaoneras*. On a cru croiser, dedans, la fierté musclée de son père, feu Paquirri. Après, rien. Les toros se dégonflent. Cayetano se contente de faire défiler le sien à distance respectable. Luque, qui a besoin de contraindre sa fougue, trépigne beaucoup sans se poser vraiment. Morante salue sous l'ovation de Las Ventas et retourne dans sa lampe.

Bras de fer. Jeudi, Sébastien Castella entrouvre la grande porte devant Empanado, puis la referme avec Pudoroso. Empanado de Victoriano del rio : d'abord distrait, indéfini, mou sous la pique. Perera l'attaque, ou plutôt attaque Castella avec des *gaoneras*. Castella, lui répond du tac au tac par *saltilleras*. *Brindis* au public. Empanado, un rien réfractaire. Sauf si on le défie chez lui, sous son nez. La faena de Castella, c'est ça : l'intensité suffocante d'un bras de fer, une joute sur un pouce de terrain, un truc admirable de sang-froid, toujours au centre de la piste là où le péremptoire hausse la voix. Estocade. 1 oreille, pétition d'une deuxième. Grincement de la grande porte. Pudoroso, cinquième toro. Au début, un étourdi. Manso sous la pique. A la troisième paire de banderilles, un toro d'orage avec un galop du tonnerre. L'ouverture de Castella ? Brillantissime. Déboulé du toro, passe changée dans le dos, *trinchera*, passe haute.

Les deux parlent d'une même voix. Dans le grondement de Las Ventas, le pressentiment de la foudre et des triomphes. Et puis, le reflux. Le olé venu des entrailles fait place à un olé du bout des lèvres. L'ordinaire s'insinue dans le grandiose. Castella raccourcit trop vite la distance, ne voit pas ou refuse de voir la véhémence galopante de Pudoroso. On imagine des séries plus longues, des passes plus amples, un crescendo qui ne vient pas. Une estocade ratée.

Vaillant. Samedi, Las Ventas ferment leurs portes et ouvrent, in extremis, la seule qui compte et après quoi plus de 60 toreros et novilleros ont soupiré plus d'un mois : la *gran puerta*. Elle s'ouvre sur qui ? Sur Juan Bautista, auteur jusque-là d'une saison morne.

Mais la corrida est le caprice même et les toros de El Cortijillo ont du jeu. Même Abel-lan surprend pour la qualité de son *toro* de main gauche. Après deux ouvrages exacts, sobres, templés, liés surtout à droite sur très peu de terrain, Juan Bautista tue d'un seul coup d'un seul le vaillant et noble Grajito et Barberito, qui voulait désertier et qu'il a, intelligemment, cousu à sa muleta. Ses faenas avaient la solidité vertueuse des affaires bien menées. Juan Bautista, toréant relâché, en confiance, y a ajouté quelques accents esthétiques bien venus. Au bout, 1 et 1 oreille. Titre, le lendemain, du quotidien ABC : «*Douce France.*»

Envoyé spécial à Madrid,
JACQUES DURAND